L'APPEL DU SON

Par ÉMILE VUILLERMOZ

■

On doit la vérité à ses amis. Or, j'ai de l'amitié pour le film parlant et sonore. Donc, je lui parlerai avec la plus brutale franchise.

Ce nouveau-né est en train d'affliger ses plus fervents partisans, ceux qui, dès le premier jour, — et je suis de ceux-là, — lui ont fait confiance et ont refusé de s'associer aux ironistes qui l'accablèrent de railleries faciles. Évidemment, il fallait lui faire un certain crédit ; comme à tous les débutants, il fallait laisser à cet élève orateur le temps d'apprendre à se servir de sa langue et de travailler son articulation. Mais, à moins d'être aveugle et sourd, il était facile de deviner, après *La Nuit est à nous* et cette sorte de chef-d'œuvre qu'est *Parade d'Amour*, que la nouvelle formule de spectacle avait un magnifique avenir. De tels débuts, en pleine période de balbutiements, étaient réellement décisifs.

Mais lorsque nous disons : *avenir*, une quantité d'industriels pressés traduisent : *présent*. Au lieu de soigner les études d'un commençant si bien doué, on voulut aussitôt battre monnaie avec cette attraction. On ne laissa donc pas au film parlant le temps d'apprendre son métier avant de le « lancer » avec le fracas que l'on sait. Ainsi les parents avides d'un enfant-prodige exploitent fiévreusement son premier succès et compromettent son avenir.

Le film parlant est en train de commettre des maladresses graves. Il ne faut pas se lasser de le lui répéter. Plus il a de succès, plus il gagne d'argent et plus il est nécessaire de le mettre en garde contre ses erreurs.

Sa grande faute est de dissocier maladroitement les éléments techniques de sa réussite. Il est en train de renier ou, du moins, d'oublier son hérédité cinématographique en faveur de ses acquisitions phoniques. L'adjonction du son à l'image était un perfectionnement, l'amélioration d'une formule existante. Ce n'était pas une rupture avec le passé. Or, on s'aperçoit avec stupeur que, dans le nouvel appareil, le haut-parleur est en train de dévorer la pellicule. C'est en vain que, sur la bande, on n'a laissé à l'inscription sonore qu'une marge minuscule : la musique s'installe audacieusement sur toute la largeur de la cellule. Elle chasse la lumière de son domaine. La nouvelle venue expulse l'ancienne locataire de la lanterne magique.

Observez ce qui se passe en ce moment. On monte sous le nom de films sonores, chantants ou parlants, des spectacles qui n'ont presque plus rien de cinématographique. La technique de la mise en scène semble complètement oubliée. Toutes les conquêtes précieuses de la prise de vue, de l'éclairage et du montage sont abandonnées. On dirait, — et l'on ne se trompe, hélas ! pas toujours, — que le tourneur de manivelle est un débutant. En réalité, son rôle a perdu beaucoup de son importance, car sa collaboration passe désormais au troisième plan. On ne fait plus attention à lui. Ce qui compte, c'est la boîte à musique en pleine action. Miracle ! Devant l'écran, une foule naïve s'émerveille parce que, derrière la toile, une voix caverneuse se fait entendre.

Voilà la grande attraction. Depuis trente ans, le public de cinéma était chez le photographe : mais c'est aujourd'hui seulement que « le petit oiseau vient de sortir ».

Ce prodige tient nos badauds bouche bée. Ils oublient la règle du jeu. Ils ne savent plus que les *moving pictures* étaient, hier encore, un beau langage souple et précis, avec une grammaire et une syntaxe, qu'ils étaient une musique de l'œil avec ses tonalités, ses modulations et son orchestration lumineuse.

Tout cela n'existe plus. Il y a la machine parlante avec quelques images autour. En bonne logique, il faudrait trouver autre chose que l'expression « film sonore » pour désigner le nouveau spectacle où le son tient la première place. Ce qu'on nous donne en ce moment, c'est du « haut-parleur illustré », de la musique mécanique avec projections, ce qui est tout autre chose.

Ne voyez pas là une simple querelle de mots. C'est le fond même de la question. La foule, — et surtout

la foule latine, — a l'œil moins sensible que l'oreille. C'est par le cri, le chant, la mélopée, le rythme ou la harangue qu'on la rassemble en troupeau, qu'on la discipline et qu'on la conduit où l'on veut. Pour se rendre maître de l'âme populaire, il serait vain de lui présenter quelque peinture ou quelque sculpture sublime : mais avec trois « coups de gueule », un clairon et un tambour, vous la galvanisez à votre gré.

Voilà ce que n'ont pas compris les professionnels de la technique nouvelle. Au lieu de doser prudemment et progressivement la sonorisation, ils ont accaparé le tympan aux dépens de la rétine. Et maintenant, beaucoup de spectateurs ingénus viennent au cinéma pour entendre du phonographe électrique en regardant distraitement passer quelques visions qui complètent le spectacle.

Le résultat, c'est que le niveau intellectuel du public, dans nos salles obscures, a baissé considérablement depuis que la pellicule a appris à parler. Sans pousser trop loin la comparaison, on peut dire que ce public est un peu celui qui, pendant de longues heures, s'agglomère et s'immobilise au coin d'une rue autour d'un chanteur ambulant ou d'un accordéoniste. Ce n'est pas l'amour de la musique, ce n'est pas l'attrait d'un morceau qui transforme en statues tous ces braves gens. Seuls, quelques connaisseurs, qui se sont glissés au premier rang et ont acheté le « petit format », se passionnent pour le texte et reprennent le refrain en chœur. Les autres n'obéissent qu'à une sorte de fascination, à un envoûtement inanalysable. Ils ne peuvent pas détacher leurs yeux des doigts de l'instrumentiste ou des lèvres du « goualeur ». Ils ne dépenseront jamais trois francs pour aller entendre un concert, mais ils obéissent passivement à l'appel du son.

Eh bien! dans nos cinémas sonores, d'innombrables spectateurs qui, jusqu'ici, avaient résisté à l'appel des images silencieuses, ont fait irruption dès qu'ils ont entendu la voix du haut-parleur. Ils ne connaissent rien de notre bel art cinématographique. Ils ne souffrent pas de la médiocrité des images, puisqu'ils ignorent les féeries qu'en avaient obtenues quelques maîtres de l'écran. Nos exploitants et nos éditeurs, toujours à l'affût des moindres fluctuations de la loi de l'offre et de la demande, ont immédiatement compris le parti à tirer de cette providentielle ignorance. Pour satisfaire cette nouvelle clientèle, ils ont déchaîné la machine parlante et baissé d'un cran la lampe d'Aladin. Ils savent qu'il est inutile de lui en mettre « plein la vue », puisqu'on peut lui en mettre « plein l'oreille ».

Le grand danger qui menace le film parlant, c'est la qualité douteuse du nouveau public qu'il a immédiatement recruté. Ce public a tout à apprendre. C'est beaucoup ! Et, comme il est le nombre, il est la force. Cette force est redoutable. Apprenons à défendre contre elle une précieuse conquête de la science et de l'art.

ÉMILE VUILLERMOZ.

■

LE CINÉMA A LA CONQUÊTE DU MONDE

■

En haut . Des immensités glacées ...celles que traversa l'Amiral Byrd se rendant au pôle Sud.



A droite : L'Afrique, sa végétation luxuriante... une image de « Pori ».

DÉLAISSANT les atlas poussiéreux aux bas de pages rongés, les cartes murales reproduisant immuablement une Asie rose, une Afrique verte et une Australie jaune sillonnées de petites veines figurant indistinctement des fleuves aux eaux calmes ou au courant impétueux, parsemées de petites chenilles bistres symbolisant des chaînes de montagnes plus ou moins hautes suivant la tonalité, le cinéma, dès ses premiers balbutiements, entrevit quel formidable rôle éducateur il allait être appelé à jouer dans les masses.

Dès sa première manifestation, en 1895, où une locomotive arrivant en gare de Vincennes crève l'écran, fonce sur les spectateurs et fait reculer ceux-ci d'effroi, les images mouvantes se lancent à la découverte du monde et atteignent, inconsciemment, à la forme la plus haute d'un art nouveau.

Des photographes inemployés découvrent alors leur voie ou cherchent, plus simplement, à se baigner dans ce Pactole. Les séries de cartes postales animées font fureur, décevant la majorité de ceux qui espéraient en un moyen moderne de vulgarisation.

Lorsque, en 1922, une bande ouvre des horizons infinis : c'est *Nanouk l'Esquimau*, premier documentaire *vivant*, pris dans l'Extrême-Nord canadien. Sous nos yeux étonnés de sédentaires, vivent aisément, par 50 audessous de zéro, Nanouk, le mari, chasseur habile ; Nila, sa femme ; Allett et Rainbow, ses fils, au milieu des immensités glacées, parmi la faune des mers boréales : renards blancs, phoques, saumons et grands ours polaires. Face aux éléments hostiles, Nanouk bâtit l'*iglou*, abri de toute la famille errante, pose les fenêtres de glace, tandis que la neige recouvre peu à peu les chiens, si abondante, si régulière qu'elle semble réunir la terre au ciel bas, tout écraser dans un même tombeau.

Le succès de *Nanouk* incite d'autres firmes à réaliser de grands documentaires, qui, avant de nous faire pénétrer dans les régions les plus inexplorées du globe, à travers les sables brûlants de l'Afrique